

1

— **M**ademoiselle ?
Lyor regarde son caddie. Il déborde. Elle a les yeux scotchés aux canettes de Coca. Elle a pris quatre paquets de six. Tout est parfaitement à sa place, rangé de manière optimum. Pourquoi les canettes sont-elles emballées par six et pas par quatre ou par huit ? Est-ce que le foyer moyen consomme six canettes par semaine ? Est-ce que le coût de production est moins élevé en emballant les sodas d'une contenance de 33 centilitres par six ? Est-ce que c'est plutôt un stagiaire ou une jeune étudiante fraîchement sortie de l'école qui l'a décrété ? Ou un homme en fin de carrière qui a voulu laisser une dernière empreinte, parce qu'il en avait assez que personne ne prenne la décision ?

— Mademoiselle, s'il vous plaît ? Ça fait 153 euros, vous réglez comment ? Vous avez la carte du magasin ?

Mais pourquoi a-t-elle pris toutes ces canettes ? Ce n'était pas sur la liste de Noam et puis elle déteste cela, le Coca. *Tu prends des brioches, des jus de fruits,*

et tout ce qui te tente, ce qui te passe par la tête pour un petit déjeuner, ou même un brunch si tu veux. On sera une vingtaine. Du Coca, pour un petit déjeuner, jamais on n'a vu cela. De toute façon, l'idée même de ce petit déjeuner n'a pas de sens. C'est important que tu rencontres les nouvelles têtes, qu'elles te voient, pour l'esprit d'équipe tu comprends ? Non, elle ne comprend pas. Noam a toujours des bonnes idées mais celle-ci n'en fait pas partie. Pourquoi auraient-ils tous besoin de voir sa tête à elle ? Elle leur parle, elle leur écrit, c'est comme cela qu'elle les a tous recrutés et qu'elle continue de travailler avec eux, sans les voir, c'est très bien comme cela.

Cette fois ce sont les gens qui s'impatientent. Lyor ressent le bruissement d'agacement et d'incompréhension qui prend de l'ampleur parmi les clients qui font la queue. Elle s'arrache à sa contemplation et plonge la main dans son sac. Elle tend deux billets à la caissière et s'enfuit en s'obligeant à pousser son chariot, surtout ne pas le planter là, tout bien rangé qu'il est, avec ses canettes de Coca et ses jus de fruits 100% sans sucre ajouté. Elle ignore la femme qui l'appelle pour qu'elle récupère sa monnaie, elle l'entend à peine d'ailleurs et elle franchit les portes automatiques en s'empêchant de courir. Elle charge tout dans le coffre, sauf les canettes. Quelqu'un sera bien content de les trouver là. Un cadeau surprise, directement dans le caddie. Elle file le ranger avec les autres, elle veut partir d'ici, vite.

— Eh doucement !

Dans sa hâte elle n'a pas pris garde à qui était sur son chemin. Son chariot a roulé sur les pieds de quelqu'un. Elle s'excuse, enfonce le clip dans la fente prévue du caddie précédent et tourne les talons, pressée d'en finir.

— Vous roulez souvent sur les pieds des gens comme ça ?

Elle s'arrête et se retourne vers la voix. Elle appartient à un homme d'une trentaine d'années, les yeux cernés, mal rasé, habillé drôlement, comme s'il avait hésité entre aller faire un footing, pour le bas du corps, et présenter le JT, pour le haut, le brushing en moins. Un coup d'œil et c'est reparti pour le tourbillon dans la tête de Lyor ; cet homme-là va chez le coiffeur tous les mois, il met du gel sur ses cheveux tous les matins, il repasse ses chemises mais n'en a jamais d'avance, ce qui explique qu'il porte celle du jour avec une tache de café apparente sur la poitrine, à moins que cela se soit passé pendant qu'il conduisait, avec un mug isotherme comme on en voit maintenant partout, pour les personnes qui n'ont pas le temps de prendre le café chez elle et qui l'emportent sur le trajet du travail, parce que le temps c'est de l'argent, ou bien parce qu'elles ne supportent plus celui ou celle dont elles partagent le quotidien et qu'elles grignotent chaque minute hors de leur vue, à l'affût de toutes les opportunités de s'échapper plus tôt ou de rentrer plus tard, ou alors c'est un mug offert, et il veut faire plaisir en l'utilisant... STOP ! Lyor met un coup de hache dans le flot des pensées qui s'accélère de plus en plus et tranche en répondant la première chose qui lui vient à l'esprit :

— Je me suis excusée. Ça va, il était vide et puis vous n'êtes pas en tong non plus !

C'est sorti de manière un peu rêche. Elle a envie de s'excuser maintenant, il doit déjà passer une sale journée avec cette tache de café sur sa chemise, si en plus il se fait agresser par une inconnue sur le parking du supermarché... Il la regarde, ça a l'air de l'amuser lui. Tant mieux, elle préfère, même si elle ne voit pas ce qu'il y a de drôle. Ils s'observent en silence quelques secondes, il ne répond pas. Elle tourne les talons et va se réfugier derrière son volant, portière verrouillée, enfin seule. Elle respire, essaie de faire le tri, de chasser les pensées inutiles, de décider ce qu'elle doit faire. Elle sait qu'elle est déjà en retard, elle doit réfléchir proprement. Ça toque à la vitre, elle sursaute, quoi encore ? C'est le présentateur en jogging. Elle l'ignore, tant pis pour les bonnes manières, elle retourne à son volant, met la clé dans le contact. Il insiste. Le voilà qui fait le tour et qui se plante devant elle, à travers le pare-brise et qui lui montre fièrement les canettes qu'elle a laissées dans son chariot. Elle sait que ça peut durer longtemps, cette nouvelle interférence l'empêche de se concentrer. Elle descend la vitre.

— Prenez-les, je n'en veux pas.

— Pourquoi vous les avez achetées alors ?

— Aucune idée. Vous pouvez vous pousser s'il vous plaît ?

Il hausse les épaules et s'écarte. Elle attend qu'il soit tout à fait éloigné, elle ne voudrait pas lui rouler sur les pieds avec sa voiture cette fois. Elle démarre, sans avoir

pu faire le tri dans ses pensées, le cerveau tout emmêlé. Elle s'oblige à regarder la route, les panneaux, les autres véhicules, uniquement cela.

Elle se gare à 200 mètres du local et elle appelle Noam. Elle n'ira pas, c'est décidé. C'est trop compliqué, ça manque de préparation, ce ne sera pas efficace, ça va modifier l'ordre des choses, elle n'en voit pas la raison. Il va comprendre. Noam comprend toujours.

— T'es en retard.

— Je ne suis pas en retard, j'ai un empêchement. Mais j'ai fait les courses, je suis sur la place, si tu veux venir récupérer les trucs.

— Gare toi dans la cour, c'est plus simple, on videra ensemble.

— Noam je ne viens pas. Je ne peux pas.

Elle le devine à l'autre bout de la ligne, inspirer calmement, soupirer discrètement.

— Tout le monde est là. Ils t'attendent.

— Je ne peux pas.

— Bon j'arrive. T'es chiante tu sais ?

Elle raccroche. Non elle ne sait pas vraiment, mais elle le croit quand il dit que ce n'est pas facile tous les jours de travailler avec elle. Noam et elle, ça fait sept ans maintenant, la seule amitié qui traverse les années sans une cicatrice, parce qu'il soigne toutes les écorchures au fur et à mesure, ça oui, elle le sait. Il y a Naomie aussi, mais son amie parisienne est loin, et elle ne s'est pas pardonnée les derniers mots qu'elles ont échangés. Elle lui manque parfois douloureusement mais Lyor ne sait pas entretenir le lien à distance. Elle, la reine de

l'écran et des micros, ne parle avec les siens, avec ceux qui comptent, qu'en face à face. C'est un autre sujet de discorde avec Naomie, les retrouvailles n'ont jamais eu lieu depuis son départ, elle les a rendues impossibles. Avec Noam, tout a toujours été simple et évident. Ils ont créé leur entreprise il y a cinq ans, une société de service en informatique. Elle était encore partie sur un coup de tête de son dernier emploi. Elle s'ennuyait partout au bout de quelques semaines. Elle avait envie de répondre à des projets de plus grande envergure ou de plus forte complexité. Elle contestait constamment, mais sans vraiment s'en apercevoir, toutes les autorités qui ne lui semblaient pas légitimes. Elle écoutait plus volontiers les idées malignes des stagiaires, que celles, parfois poussièreuses, de ceux qui avaient la place contractuelle et institutionnelle pour décider. Elle exaspérait tout le monde, elle ne supportait aucun cadre. Elle avait fini par se dire que faute de rentrer dans les moules qu'on lui proposait, elle allait inventer le sien. Noam l'avait suivie en posant deux questions. Quelle forme de société ? Quel apport devait-il donner ? Il avait une confiance aveugle en elle. Elle lui était redevable de cela et ne lui ferait jamais faux bond pour la même raison. Depuis cinq ans, la société a bien poussé. Lyor s'occupe des projets, choisit les offres auxquels ils peuvent répondre, recrute les ingénieurs, et continue de programmer et de développer à sa guise sur ce qui lui plaît. Elle ne met les pieds à la boîte que quand tout le monde est parti, de temps en temps, le week-end principalement ou le soir, une fois les lieux vides. Noam gère le commercial, il s'occupe du site et des gens qui y travaillent. Tout se

passé bien depuis le début comme ça. Il voulait fêter les cinq ans, marquer le coup, elle n'a rien contre, mais elle ne voit pas ce que sa présence apporterait.

Elle le voit arriver de sa démarche nonchalante dans le rétroviseur. Noam n'a jamais l'air pressé, quelles que soient les circonstances. S'il y avait le feu, il sauverait tout le monde en sifflant et en plaisantant. Il est habité par cet air décontracté qui donne l'impression qu'il a toujours la tête dans les nuages alors qu'il a les pieds sur terre comme personne, dans toute situation. Elle devine qu'il est préoccupé à sa main gauche qui ébouriffe ses cheveux blonds. Elle sort pour aller à sa rencontre et l'attend adossée à la voiture. Il se plante face à elle, il lui envoie son sourire habituel, celui qui désarme tout le monde.

— Alors Miss ?

— Alors quoi ?

— On fait quoi ?

— Bah je te laisse prendre les courses, moi je rentre. Le coffre est ouvert.

Lyor regarde leurs reflets dans la vitrine de chaussures. Elle attend qu'il se mette en mouvement. Il ne bouge pas.

— Allez viens, ça va bien se passer.

— Je ne vais pas savoir quoi leur raconter. À part parler travail tu veux que je leur dise quoi ?

— Ce sont eux qui vont te parler. Tu viens de leur verser une prime comme jamais ils n'en ont eu, ils bossent comme des fous, tous, ils admirent ton travail, ils veulent juste te rencontrer, te remercier sans doute aussi.

— Il n’y a personne à remercier, ils ont eu le fruit de leur travail, c’est de l’argent mérité, pas un cadeau. Et tu étais d’accord, ils peuvent te remercier toi tous les jours si ça leur chante.

— Arrête. Tu vois ce que je veux dire. T’es pas à l’aise je sais, je t’ai préparé des trucs à dire là, regarde.

Il lui tend une feuille, elle ne la regarde pas.

— T’es chiant toi aussi.

— Une demi-heure et après tu files. Je ferai le service après-vente.

Lyor attrape la feuille, lit les mots que Noam a jetés dessus.

— Ce genre de trucs ? Sérieux ?

— Sinon tu improvises, mais ça ils ont envie de l’entendre.

— Ils ne le savent pas déjà ?

— Certains oui, d’autres pas, et tous ont besoin que la chef le dise.

— T’es autant le chef que moi.

— Moi c’est pas pareil, ils savent que le cerveau c’est toi. Moi ils m’aiment bien, toi ils t’admirent.

— Trente minutes hein ?

— Promis.

— Et ne dis plus jamais que je suis le cerveau.

Il acquiesce, imperturbable. Elle remonte dans la voiture et claque la portière, un peu fort. Elle attend qu’il la rejoigne sur le siège passager et fait demi-tour pour rejoindre l’entrée de la cour qui abrite leur société.

— Arrête de sourire Noam.

— Je ne souris pas, c’est ma tête tu sais bien.

De parfaits étrangers

Elle secoue la tête. Elle fait ça pour lui, elle lui doit bien quelques concessions et elle n'ignore pas la date du jour, c'est déjà une sale journée pour Noam, un anniversaire dont on se passerait, cela fait un an que son père est mort. Elle se concentre là-dessus, et puis elle sait aussi qu'après elle sera tranquille pour le reste de l'année.